

Yves Letort

Brimborions et Coquecigrues

VOLUME 1



Club Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, cette collection propose souvent ses ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture!



copyleft

*Ce livre est en copyleft.
L'auteur et l'éditeur autorisent
sa diffusion libre et gratuite.*



Licence Creative Commons

L'auteur restreint l'autorisation de commercialiser son œuvre – identifiée (BY) – à ceux qui en feront la demande auprès de lui (NC), à condition d'en respecter le mode de diffusion choisi (SA).

Yves Letort

***Brimborions
et Coquecigrues***

VOLUME 1

Club Samizdat

*Pour Semhane
et Pierre*

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| Jean-Michel et Benoît | 7 |
| Signez ici..... | 11 |
| Les Skolettes | 27 |
| Histoire du comte Fabrizio..... | 31 |
| Télépathie | 39 |
| Les petites croûtes au coin des lèvres | 41 |
| Pour suivre ce chien | 47 |
| Comment Baptiste Tamouret manqua de peu de devenir Prince des poètes..... | 51 |
| Bienvenue au Palais Fournaise!..... | 55 |
| Mémoire sur la migration de parapluies en zone boréale | 59 |
| Métaphysique du pilchard..... | 63 |

JEAN-MICHEL ET BENOÎT

Deux Néanderthaliens s'ennuient au bord d'un lac gelé. Ce n'est pas parce que tu es adapté à ton climat et que tu possèdes un cerveau un peu plus épais que tu ne dois pas de temps en temps éprouver la pesanteur du temps qui passe, surtout en hiver. Pour les besoins de la démonstration, appelons-les Jean-Michel et Benoît. La partie de pêche est terminée, la friture attend, mais ils ne se ressentent pas de manger tout de suite, vu qu'ils ont bâfré la veille à la fête du solstice ou peut-être au mariage de Dimitri (un cousin dénisovien). Pourtant, ils devraient, histoire d'emmagasiner des calories en cette saison. Le trou de pêche, un peu plus loin, clapote avec discrétion. Comme ils ne peuvent plus cracher dans l'eau, stade ultime de l'emmer-

dement, ils jettent de minuscules cailloux sur le lac. Peu à peu les courbes des lancers s'aplatissent, épousent presque la glace; les galets glissent sur la surface lisse. Par hasard ou par prédestination, l'une des petites pierres tombe dans le trou. Soudain, c'est l'émulation entre Jean-Michel et Benoît, à qui atteindra la cible le plus souvent :

– *Orgl zeug argh argh!* («C'est pas mal comme jeu!»)¹

– *Gra voul geurh oq vaz.* («C'est pas con en effet.»)

La partie dure, c'est dire s'ils s'emmerdent, quand même. La journée passe et ils se voient contraints de chercher des pierres de plus en plus grosses et de plus en plus loin, *because* les précédentes ont disparu dans l'trou (suivez, un peu!)

– *Orgl argh eurgh groh grarhbh eurgh.* («Je ne veux pas dire, mais ras-le-bol de courir après les pierres.»)

1 Comme chacun sait, le Néanderthalien s'exprime par analogies dans une langue agglutinante, d'où la difficulté à rendre les subtilités du dialogue, sans compter l'accent, un peu rugueux.

– *Klu brag orgh groh groh zeug orgl eurgh?*
(« Et si on remplaçait le trou par une cible, on aurait plus besoin de chercher des galets comme des cons, non ? »)

Benoît est diplômé de l'Institut pré-moustérien des artefacts, la gamberge lui est familière.

Aussitôt dit aussitôt fait, comme quoi l'empirisme vaut bien le doigt mouillé de certains de nos contemporains. Ensuite, le jeu s'affine un peu. 40 000 à 50 000 ans plus tard, Homo sapiens se contente d'ajouter une poignée à la pierre (quand on a des gros doigts, on abandonne vite le galet) et de peindre le centre afin de deviner à quelle équipe elle appartient. Cela dit, les petits pétroglyphes sur le dessus étaient vachement plus élégants et, entre nous, relevaient l'intérêt pour le jeu, parce que le coup de pinceau de feignasse, c'est bien des Cro-Magnon, cette négligence.

SIGNEZ ICI

À la mémoire d'André Ruellan

Le type auquel il ouvrit possédait des yeux jaunes.

- Monsieur Grenier?
- Lui-même.
- Alain, Simon, Antoine Grenier?
- C'est moi, mais...

L'homme extirpa une sacoche de sous son bras, fouilla dedans et présenta un papier d'allure administrative.

- Veuillez signer ici, s'il vous plaît.

Grenier réfléchit : impôts, loyer en retard, notes ou traites diverses, quittance, facture impayée? Il tendit la main pour prendre connaissance d'un document qui semblait délivré par un huissier. D'ailleurs, le type

ressemblait à ça, ou à un clerc, en tout cas à un commis préposé aux emmerdements. Ce dernier lui retira la feuille avant qu'il ne pût en lire la moindre ligne.

– Dois-je en conclure que vous ne désirez pas signer ?

– Mais quoi donc ? J'ignore ce que...

Le visiteur esquissa un geste impatient :

– Eh bien, il s'agit du Contrat standard, pardi.

Grenier avait compris. La tactique de l'importun se révélait on ne peut plus minable. Il entreprit de lui claquer la porte au nez, mais l'autre avait déjà posé son pied dans l'entrebâillement. Grenier baissa les yeux. Le soulier du gars possédait une forme bizarre, comme s'il abritait des orteils recroquevillés à l'extrémité.

– Retirez votre pied !

Le visage du type se profila par l'ouverture.

– À votre place, je n'hésiterais pas longtemps.

– L'immeuble est interdit aux démarcheurs et, de toute façon, j'ai tout ce qu'il faut.

– Peuh, ils disent tous ça!

Grenier se renfrogna.

– Mon assurance m’a coûté assez cher, mais je constate qu’elle ne me protège pas contre toutes les nuisances...

Ironie du gars qui tend de nouveau le papier :

– En effet! Baptêmes, premières communions, messes tous les jours, cela ne rend pas la santé, n’est-ce pas?

– Ah, je vois! Vous venez me casser les pieds pour un truc sectaire!

– Rhâ, mais non, allons! Je crois que vous ne comprenez pas.

Il le bouscula en ouvrant la porte et fit reculer Grenier dans le vestibule en pointant un doigt douteux sur sa poitrine.

– Je me trouve devant vous parce que votre pontage coronarien va sauter dans... (Il regarda sa montre.) trente-six minutes et vingt-deux secondes. Je vous fais grâce des dixièmes.

– Mais...

L’homme cligna d’un œil.

– Voulez-vous prendre le risque de ne

pas me croire? Écoutez, vous signez ce papier et je vous donne les détails en rafistolant ce pontage, d'accord?

– Vous êtes médecin?

– Disons qu'on finit par en connaître un bout dans ma corporation... Enfin, admettons que je sois toubib.

Grenier hésita.

Le visiteur regarda de nouveau sa montre en lui adressant un sourire poli.

Grenier pensa à son alerte, trois ans plus tôt.

– Bon, je signe.

– À la bonne heure!

Le petit homme pénétra dans le salon, après avoir récupéré une mallette qui traînait sur le palier. Il guida Grenier jusqu'au canapé et lui fit remonter sa manche. Le bagage, à son ouverture, dévoila un appareillage complexe surmonté d'une inscription qui attira son attention :

HÉMO-TEST-O-MATIC™

Géhenne inc.

Grenier, guère rassuré, balbutia :

– Je connais déjà mon groupe sanguin. Si c'est pour une perfusion durant l'opération...

– Ah, pas du tout ! Les choses ont bien changé, savez-vous, on ne signe plus comme avant ! Quelques millilitres d'hémoglobine et un échantillon de tissus, histoire d'authentifier tout cela avec l'empreinte génétique. Ensuite, plus de contestation possible, si vous voyez ce que je veux dire. Nos supérieurs sont devenus d'un procédurier... Ce sont les nouvelles méthodes. Cette obsession pour la compétitivité et la rentabilité reste bien une invention du Patron. Mais enfin, il faut avouer que, grâce à ce testeur, notre service contentieux s'en trouve soulagé. Et puis, tout de même, cela vous apporte un peu de confort : *sanguis* mais pas *cruor*, si vous me suivez...

– Non.

L'homme émit un soupir.

– Alors, mettons que c'est pour l'opération.

Il lui préleva le contenu d'une seringue

qui passa dans la machine et ressortit à l'autre bout de la chaîne, dans ce qui ressemblait à une cartouche d'encre. Ensuite, il lui fit ouvrir la bouche afin de recueillir un peu de tissu des muqueuses et consigna l'échantillon dans une microcapsule cryogénisée.

Il inséra le réservoir dans un stylo-plume aux reflets grenat – « Vous pourrez le garder, c'est un petit plus de la maison ! » –, il le tendit à Grenier ainsi que la feuille.

– Voilà ! Signez ici notre Police standard. Au cas où vous désireriez examiner nos autres prestations, je vous signale que ce document initial peut servir de base contractuelle à diverses extensions, après un accord de notre direction. Dans votre cas, et constatant l'urgence de l'intervention, mes supérieurs ne verront aucun inconvénient à améliorer les prestations de départ. D'ailleurs, je n'ai plus le loisir de vous en exposer les termes et donc, a fortiori, les détails. Il reste une quinzaine de minutes. Signez sous votre nom, nous n'avons plus beaucoup de temps !

– Mais...

– Vous tenez à la vie ?

– Ben...

– Alors, n'hésitez plus: quatorze minutes!

Grenier parapha. Le petit homme s'empara du document et l'inséra dans un tube métallique. Il introduisit ensuite deux doigts dans sa bouche et siffla.

Une infirmière fit irruption et s'adonna à diverses poses lascives au milieu du salon.

– Je vous présente Mademoiselle Wanda.

– Elle va vous aider pour l'opération?

– Jamais de la vie, voyons! A-t-on jamais croisé un succube de l'échelon B employé à ce genre de fonction? C'est une question de convention collective, on n'y peut rien. Passons aux affaires sérieuses: enlevez-moi cette chemise.

Grenier s'exécuta.

– Qu'allez-vous faire?

L'homme leva la main à hauteur de son visage et écarta les doigts. Des griffes luisirent.

– Vous opérer.

– Ici?

– Vous voulez que ça se déroule dans la

cuisine? Je ne suis pas regardant pour ce qui concerne le décor, mais...

Il consulta de nouveau sa montre avec une moue dubitative. Grenier capitula :

– C'est bon, allez-y!

L'homme se pencha sur lui et il put respirer son haleine aux relents d'œuf pourri. Il frappa avec légèreté sur les tempes de son patient et se releva.

– Voilà! Je vous ai anesthésié à partir du cou.

– Vous ne m'endormez pas?

– Pourquoi donc? Vous allez découvrir comme c'est intéressant! Enfin, si cela ne vous plaît pas, vous pouvez toujours contempler Mademoiselle Wanda, cela vous fera une diversion.

La demoiselle en question avait escaladé la table et commençait un effeuillage en règle, en poussant des cris rauques.

– J'aurais préféré ne rien voir du tout...

L'homme haussa les épaules.

– On ne fait pas souvent ce que l'on veut.

Grenier tenta de lever la main et constata sa paralysie. Son angoisse monta, accentuant

l'oppression dans sa poitrine. Pendant ce temps, Mademoiselle Wanda continuait à se trémousser sur la table.

– Vous ne pouvez pas lui demander d'arrêter ?

– Guère possible. Vous savez ce que c'est avec les conventions collectives. De plus, le Patron n'aime pas voir le personnel déclassé musarder. Cela finit toujours par provoquer des schismes. Nous pratiquons le plein-emploi, chez nous.

Altéré par l'angoisse, Grenier acquiesça sans trop comprendre.

– Je vais vomir.

– Impossible.

– Je me sens mal.

– Vous somatisez, mon vieux.

Le type incisa la chair en un parcours rectiligne à l'aide de l'une de ses griffes. Pas une goutte de sang ne coula. Il entendait son affaire. Il dégagea la peau qui, en roulant, produisit le son caractéristique d'un ruban adhésif sur son dévidoir. La cage thoracique à découvert, il souleva sans plus de façon les côtes, comme des couvercles de valoches.

Grenier désira s'évanouir, mais n'y parvint pas.

– Très bien, je vois de quoi il s'agit : une suture faiblarde. Il était moins une, dites donc !

L'homme aux yeux jaunes suçota un fil et l'engagea dans une aiguille d'apparence peu chirurgicale, et même trop grosse.

– Ce n'est pas stérile, ce que vous faites.

L'autre le dévisagea de façon inexpressive :

– Ma salive est réputée cicatrisante et antiseptique.

Il brandit le poinçon en pleine lumière.

– Allons-y !

Et, tout à coup frénétique, il plongeait la main vers le cœur de Grenier et commençait à se livrer à des travaux de couture avec de grands gestes. Grenier hurla d'effroi. Mademoiselle Wanda descendit de la table et se posta à côté du canapé, contempla l'opération avec grand intérêt et se mit à crier en chœur avec le patient, se permettant des modulations et des effets très harmonieux, tout en se trémoussant de façon suggestive.

Pendant ce temps, l'homme aux yeux jaunes agissait avec alacrité. Grenier l'entrevoit entre les deux volets de sa cage thoracique. Sa main s'agitait en rythme, avec la générosité et l'ardeur d'un matelot rapiécant la grand-voile.

Grenier cessa de crier. À quoi bon ? Il ne sentait rien et, d'ailleurs, cela ne le soulageait pas. En revanche, l'infirmière sembla puiser une nouvelle ferveur dans son silence soudain.

On frappa à la porte.

Il pensa aux voisins. Comment leur expliquer la transformation de son salon en bloc opératoire ?

L'homme abandonna son labeur et dévisagea son patient.

– Vous attendiez quelqu'un ?

Grenier tenta de secouer la tête, oublieux de sa paralysie.

– Euh, non. Mais, vous savez, j'habite au-dessus de ma propriétaire et on fait peut-être un peu trop de bruit...

– Je vais aller voir.

– Eh ! Et moi ?

– Y a plus qu'à refermer. Ne bougez pas, je reviens.

Grenier leva les yeux au ciel : comme s'il se montrait capable du moindre mouvement !

Une curiosité tératologique, au regard brillant et néanmoins jaune également, apparut dans le salon. L'autre le suivait en sautillant derrière lui, l'air maussade. Le géant se figea à la vue de Grenier étendu sur le canapé. De la bave coula à la commissure de ses lèvres d'où dépassaient des canines inférieures, un peu comme un phacochère.

– Théphrys, j'aurais dû m'en douter. Encore à piétiner mes plates-bandes...

L'interpellé contourna la masse du visiteur et se posta devant lui, dans une pose vindicative :

– Et quelles plates-bandes, je te prie, mon pauvre Traâar ? Cette âme-là nous serait passée sous le nez si je n'étais pas intervenu. Regarde donc les choses en face : tu surviens par ici, histoire de tourner les événements à ton avantage, comme proposer un meilleur contrat ! Je te connais. Mais approche, je t'en

prie, viens voir ce monsieur que tu aurais sauvé d'une mort certaine, mais certes pas de tes polices trafiquées.

Ledit Traâar se pencha sur Grenier. Son haleine ressemblait à celle d'une poubelle de poissonnerie. Il se releva et sa voix de basse retentit de nouveau dans le désordre du salon.

– Très bien! J'attendais ça depuis une éternité!

– Qu'est-ce que ça veut dire? s'exclama Théphrys.

– Eh bien, que je te surprends en flagrant délit de non-respect de la procédure!

– Ah! J'ai tout suivi point par point!

– Fallait une anesthésie générale: alinéa 24 du trente-deuxième chapitre! C'est marqué là!

Traâar martela d'un doigt aussi gros qu'une francfort un bloc de feuillets de l'épaisseur d'un dictionnaire.

– Mais jamais de la vie! C'est un cas de Catégorie Trois!

Théphrys hocha la tête avec véhémence, son goitre tremblant au rythme de son exaspération.

– Tout à fait! Et dans ce cas-là: anesthésie générale. Tu sais, les petits flacons que tu économises, paraît-il, pour ton usage personnel?

– Calomnie! Ne me cherche pas, Traâar. Le géant gloussa.

– Inutile. Il va falloir t'expliquer sur ce bazar... et puis sur le fait que tu te trouves encore une fois sur ma zone de chalandise.

– Pardi! Si tu effectuais ton boulot, les autres n'auraient pas besoin de suppléer tes lacunes sur ton territoire.

– Si tu le prends sur ce ton, on va en causer à la Direction!

– Je ne demande que ça. Mais Wanda m'accompagne, au cas où tu aurais l'intention de me devancer ou de te livrer à une entourloupe.

Traâar adopta tant bien que mal une expression vertueuse.

– Ton manque de confiance me déçoit. Si tu le prends comme ça, Vénéria va se joindre à nous.

Il claqua des doigts. Un autre succube apparut, le pendant, en brune de Made-

moiselle Wanda. Des petites croix rouges agrémentaient ses porte-jarretelles. Les deux créatures se dévisagèrent en feulant.

– Il s’agirait de ne pas manquer la séance de doléances.

– Tout juste. On peut encore attraper la correspondance.

Aussitôt, Traâar, Théphrys et les deux infirmières disparurent du salon en un bruit flatulent.

– Et moi? demanda Grenier qui se retrouvait seul.

Il ne restait qu’une flaque de lumière en provenance du dehors qui s’appesantissait sur lui, le thorax ouvert à tout vent, en panne comme une voiture garée, le capot soulevé, au bord de l’autoroute.

*Première parution :
L’Ampoule, n° 12, décembre 2022.*

LES SKOLETTES

*Pour Frédéric,
amateur de skolettes*

Là, au-dessus de mon lit, il y a l'étagère avec les skolettes. J'y ai mis les skolettes de papa, de maman et de mémé. Avant on en trouvait encore plus, mais je ne les aime plus trop, alors j'ai gardé ceux qui sont les plus gentils avec moi, sauf que mémé, de temps en temps, elle fronce les sourcils quand je joue trop avec les skolettes. Elle pense que « ce n'est pas sain », mais elle me laisse faire parce qu'elle dit que c'est à maman et papa de décider. Eux, ils m'achètent les skolettes dans les distributeurs qui contiennent des grosses boules en plastique transparent. Comme le distributeur l'est aussi, on peut voir ce qui

va arriver, ou presque, et de temps en temps faut mettre plusieurs pièces avant que tombe le skolette que je voulais, parce que sinon, ça peut être des voitures ou d'autres petits jouets. Moi, je m'en fous de ça, mais je les garde et je les échange avec mes copains qui ne sont pas intéressés par les skolettes. On est plusieurs à fréquenter le distributeur. Mon argent de poche y passait dans le temps puis papa et maman ont établi une règle comme quoi ils viendraient avec moi pour mettre les pièces, parce que je dépensais tout en une fois. Il m'est arrivé un jour de vider entièrement le réservoir : plus une boule et en plus, ça a pris un temps fou avant qu'on réassortisse. Même, à un moment, ils ont rechargé avec des boules où il n'y avait plus un seul skolette. Papa a demandé au monsieur qui s'en occupait : « rupture de stock » qu'il a dit... Je suis resté deux mois sans pouvoir avoir de nouveau skolette. J'ai été ailleurs et j'ai réussi à en trouver, mais les autres distributeurs étaient presque vides. Résultat, j'ai diminué le nombre sur mon étagère, sinon je n'en aurais pas assez, au bout du compte.

Parce que voilà, vous croyez qu'ils sont en plastique, hein? Ben oui, forcément, comme les autres gadgets dans les boules, c'est normal. C'est tout mou... Alors, moi, quand l'envie me prend, j'en prélève un dans mon tonneau à skolettes et je sais à qui il appartient, vous pensez. Je le mets dans le bac congélation du réfrigérateur le matin et je le sors le soir en allant me coucher. Ma main devient tellement froide que, au fond de mon lit, j'ai du mal à la refermer sur le skolette tout cassant. Le lendemain, j'apprends les fractures des gens que je n'aime pas, ça me soulage. L'autre fois, maman et papa ont dépensé des tas de sous pour acheter tout plein de skolettes. Je me demande pourquoi ils ont peur. Ils ne quitteront jamais l'étagère, eux. Je ne sais pas pour mémé.

HISTOIRE DU COMTE FABRIZIO

Le 12 mai 1796, un coupé approcha des barrières de la ville, mais sans franchir le poste de garde. Le cocher, malgré une longue route, tenait avec fermeté les rênes des deux chevaux encore fougueux. La poussière retomba avec lenteur sur l'attelage et les roues aux rayons vermillon et noirs. Deux hommes, enfin, descendirent : l'un en uniforme d'officier, peu assuré de sa tenue, comme un attribut inattendu et peu adapté à la chaleur du jour naissant. Son commensal, vêtu d'une jaquette de drap qui lui prenait la taille, avait adopté des pantalons et des souliers légers contrastant avec l'équipement de son compagnon de voyage. Ils prirent congé avec sobriété l'un de l'autre tandis qu'un sergent escorté de deux plantons s'ap-

prochait afin de s'enquérir de ce manège. Le comte Fabrizio le prit de haut. Il abandonnait son régisseur à la compagnie des traîneurs de sabre et il entendait par conséquent mener ses adieux comme il lui plaisait. Eu égard au grade de Vittorio, le petit officier battit en retraite, non sans vérifier son passeport et son ordre de mission. Le comte promit à son compagnon qu'il veillerait au bien-être de son épouse et de sa fille lors de son absence. L'Ogre français progressait vite ! Perdant ou gagnant, l'on se verrait sous peu. Sans un mot de plus ou de trop, l'un obliqua vers son futur cantonnement tandis que l'autre fit signe au cocher de rebrousser chemin. La poussière s'éleva de nouveau.

Une semaine plus tard, Fabrizio sella son cheval et, accompagné de son chien turbulent Ottimista, se dirigea vers un vaste édifice, au centre du domaine et à deux heures de chevauchée du château familial. La construction, longue, chaulée depuis peu, présentait sur sa façade une succession d'ouvertures circulaires festonnées de briques carminées qui, avec le toit orange, opéraient un contre-

point avec l'ocre de la piste. Il pénétra dans la salle qui occupait tout le bâtiment, sans séparation ni recoin, comme une cathédrale dédiée au labeur. Ses excursions, outre les devoirs liés à l'exploitation de la propriété, recelaient le plaisir anticipé de circuler au milieu des femmes et de l'odeur capiteuse de leur transpiration en ce printemps alourdi. Souvent, au prétexte de vérification il s'en approchait au plus près tout en interdisant tout recul ou signe de déférence, de manière à singulariser les effluves à quelques emfans. Une tension érotique naissait de ces aubaines et il ne la réprimait pas, mais ne la transmuait pas non plus en ces droits de cuissage en cours ailleurs. Fabrizio se contraignait à la pudeur. Rien de cela ne l'animait ce jour-là, mais l'inquiétude. L'exploitation ne comptait plus que les femmes et des vieillards; ces derniers refusaient de se mêler au travail des ouvrières et se trouvaient affectés aux récoltes, désormais réduites. Fabrizio entrevit l'immense gâchis des macaronis qui desséchaient à l'extrémité de leurs branches en ce milieu de printemps qui s'annon-

çait brûlant et aride. Tout reposait sur une prompte réaction des hommes de la propriété – ceux-là mêmes qui étaient partis à la guerre – qui rassemblaient la récolte avec vivacité et l’acheminaient dans l’atelier, frais comme une chapelle, qu’il parcourait à ce moment. Désormais, la maigre production occupait à peine les dizaines de femmes qui découpaient les macaronis frais avant de les envelopper dans des torchons humidifiés, puis les plaçaient dans des cassettes de bois à ses armoiries. Les chariots, avant l’invasion des Français, formaient une noria ininterrompue tout au long du jour. On livrait cette denrée rare dans toute la Péninsule. À présent, quelques bœufs fatigués traînaient des fardiers à peine aux confins du duché.

Il émergea de sa songerie avec les aboiements d’Ottimista, resté dehors et qui courait après le moindre mouvement perçu du coin de l’œil : feuille morte, volatile ou ténue vibration de chaleur. Tiré de ses soucis, il tourna ses pensées vers Alessandra, l’épouse de Vittorio. Avait-elle reçu de ses nouvelles ? La femme, ni belle ni laide, imposait par son

calme et sa pondération. Elle dirigeait les paysannes qui s'affairaient aux étals, réplique fidèle de son mari régisseur, au point qu'elle le remplaçait lorsque celui-ci s'absentait afin de marchander des chevaux ou des parcelles pour son maître. Il la trouva au fond de la salle qui résonnait du faible chuchotement des ouvrières, au sujet de leurs compagnons livrés à une guerre qu'elles ne comprenaient pas; la rumeur était parfois substituée par des prières *mezza voce*. Alessandra n'avait reçu aucune lettre et cela ne pouvait étonner, le pays se recroquevillait des absences. Ils devisèrent un long moment, comme d'égal à égal, ce qui ne choqua personne puisqu'elle endossait les charges de son époux. Midi approchait. L'on interrompit le travail pour une collation sous un soleil attendri par un vélum tendu au-dessus d'une table longue. Le chien vint se réfugier aux pieds de son maître. L'humeur de l'assemblée se révéla morose; tout le monde craignait l'avenir, influencé par les lacunes de main-d'œuvre... et puis la guerre. Fabrizio était invité avec régularité à ces collations jadis joyeuses et

qui célébraient à l'avance l'opulence au sein du domaine. Tout à coup, il s'indigna à la découverte du plat que l'on servit, comme en un sursaut d'insouciance. Des macaronis, luisants d'huile d'olive, parsemés de copeaux d'ail doré, fumaient à plusieurs emplacements de la table! Comment pouvait-on préparer un tel mets alors que la moindre expédition repousserait les disettes futures? Nul détournement, rétorqua Alessandra, mais l'on avait jeté dans l'eau bouillante salée les rebuts desséchés puis on les avait fait revenir dans de l'huile et de l'ail, comme à l'ordinaire des ouvrières en hiver. Le comte suspendit sa fourchette au-dessus de l'assiette odorante. Ainsi, il se trouvait devant la solution : traité convenablement, le macaroni se conservait...

La guerre, fulgurante, passa. Vittorio ne rentra pas. L'ordre napoléonien dura peu. Le domaine s'agrandit des terres voisines et d'autant de macaroniers sur pied pour lesquels il n'envisagea aucune urgence de récolte, mais au contraire une maturation au soleil du Mezzogiorno. On le jaloussa du procédé.

Alessandra aborda son veuvage comme une charge de plus, protégée par le comte. Fabrizio épousa par raison une femme petite aux cheveux et aux yeux de jais, noblesse du terroir qui se signait à la moindre caresse et qui ne sentirait jamais la sueur, le chaud... Ses voyages vers la bâtisse perdurèrent comme le prolongement d'un songe savoureux... Ses macaronis envahirent l'Italie et bientôt le monde. Ottimista continua ses poursuites chimériques dans l'au-delà, après être passé par accident sous les roues du coupé de son maître.

À son crépuscule, Fabrizio développa le négoce de la sauce tomate, mais la vie lui manqua de façon soudaine pour en profiter. Il mourut veuf et intestat ; il disposa toutefois d'assez de temps pour placer Alessandra et sa fille à l'abri des vicissitudes.

Première parution :
Lard-Frit, n° 13, mars-juin 2026.

TÉLÉPATHIE

« Qu'est-ce que tu fais ?

– Je gamberge.

– À trois plombs ?

– Il m'arrive un truc, alors je n'arrive pas à me rendormir.

– Ouais, je constate.

– ...

– Bon, allez, raconte, parce que sinon je ne vais pas pioncer non plus.

– Ce n'est pas important.

– Peut-être mais, en attendant, tu nous tiens tous les deux éveillés. Alors ?

– Eh bien voici ! Tout à l'heure, en m'endormant, une voix m'a traversé l'esprit.

– Tu as pensé un peu trop fort.

– Non, ce n'était pas la voix de ma pensée, plutôt celle d'un étranger. Écoute, ça

ressemblait à un changement de fréquence radio, tu sais, comme lorsque tu tournes le bouton et que tu as un son qui jaillit fort et clair! Ça occupait tout l'esprit, et puis ça s'est évanoui : pouf!

– C'était quoi le programme?

– Me charrie pas, tu veux? On parlait étranger, enfin je crois. J'ai rien compris. Il paraît que ça arrive quand on a des tendances schizophrènes.

– Euh, t'en fais peut-être un peu trop. C'est pourtant simple. C'est le chat.

– Quoi, le chat?

– Ça lui arrive le soir, de temps en temps. Il s'oublie. Pas de quoi se chanstiquer. On le capte au moment de s'endormir, comme toi, là.

– Ben merde, alors, voilà que j'entends le chat...

– Ouais. Bon, maintenant, on dort, d'accord? »

En effet, le greffier devrait faire un peu plus gaffe.

Première parution :

Lard-Frit, n° 7, mars-juin 2024.

LES PETITES CROÛTES AU COIN DES LÈVRES

Moi je dis aussi bien que ça ne m'embête pas, mais en réalité si, ces petites croûtes au coin des lèvres qui apparaissent sans doute parce que la salive s'empâte un peu, impliquant le fait que je devrais boire plus. Si je m'y mets, ça devient une contrainte et j'ai mieux à faire comme ranger ma boîte de crayons pour le dessin, que je ne sais jamais quel ordre respecter : du moins taillé au plus long ; l'inverse, en reprenant le prisme des couleurs ; ou, arbitrairement, comme ça vient ; je n'ai pas trouvé de méthode satisfaisante pour le moment. Je pourrais m'y coller à plein temps, mais je me défile parce que j'ai tout de même d'autres occupations qui me soulagent de ma vie misérable, par

exemple retirer les cacas au coin de l'œil. Je fais facilement de la conjonctivite à cause de la poussière. Ça n'arriverait pas si je faisais le ménage plus souvent. Ça tombe toujours au moment où c'est l'heure de faire à manger et il me faut du temps, à vérifier tous les allergènes sur les conserves. Remarquez, je pourrais aller au marché. Hélas ! ça se passe à des horaires où je dors, parce que je suis un lève-tard, ce qui insinue – et vous avez vu juste – que je me couche à des heures indues, nuisant ainsi à ma productivité. D'ailleurs, c'est bien simple, je ne fabrique plus rien, je rêvasse devant mon café au lait et il est déjà trois heures de l'après-midi, alors ça ne vaut pas le coup que je m'y mette d'autant que je suis réglé comme une horloge et que trois heures et demie, c'est le moment de la grosse commission. Je profite de l'occasion pour lire Tolstoï, à cause de ma constipation chronique, excepté quand je mange du chou, surtout en conserve. Je mange peu de choucroute cela dit, seule occasion où le chou reste acceptable, du reste je ne connais pas de conserves de chou ; il faudra que je

me renseigne dans les rayons du supermarché. Bien entendu, je ne vais pas me déplacer pour ça, vous pensez bien, et puis vous m'imaginez à la recherche des conserves, tout seul? Non, quand je suis embêté je demande à quelqu'un. Je prends une petite voix. Pas que pour le chou, dans plein d'occasions quand je mets le nez dehors. Je rassemble toutes mes questions pour une unique sortie, quand je dois vraiment sortir, quand j'achète à manger ou des crayons de couleur, ou bien du papier toilette, parce que quand ça se débouche, oh la la, ce n'est pas drôle du tout, vous imaginez bien. N'empêche, pendant toute ma sortie j'ai une petite voix, comme si je causais à un chien (moi je fais comme ça). Et puis vous avez deviné, la course aux ouatères survient après m'être réchauffé de la choucroute. Même là, je passe du temps sur le trône, avec Tolstoï. Avant d'avoir eu l'idée d'emporter un livre, je regardais dans le vide et j'enlevais le caca des yeux et les croûtes à la commissure des lèvres. J'aurais pu prendre mes crayons de couleur, vous pensez bien... mais pour dessiner, ça reste exigü et en plus

la fois où je me suis décidé, je n'avais pas prévu de support rigide pour la feuille et j'ai troué le papier. Au moins, là-dedans, je suis concentré, bien que les romans russes m'épuisent, d'autant que je recommence souvent des bouts, comme quoi la concentration, ça devient vite relatif, il suffit d'avoir les yeux irrités, par exemple, ou de passer la langue sur le coin de la bouche. Heureusement, j'ai un marque-page. J'ai créé le motif et je l'ai découpé à la bonne dimension et puis je l'ai colorié. Il est vieux. J'y tiens. Je n'aurais plus le temps d'en fabriquer, maintenant, vous imaginez bien, avec toute la pression qu'on subit, il faut rester concentré. Mais je cause, là, les heures passent et je vais encore ne pas avoir la liberté de faire ce que je veux. Je crois que je vais faire un essai : je me focalise et je fais en sorte que l'univers freine un coup pour me recalculer. En général, ça marche, mais ça me fatigue, vous imaginez bien. Ça m'ennuie, tout de même, parce que je vais sans doute devoir abandonner la lecture et m'acheter du collyre. Or je ne sais pas où ça se trouve et je vais recourir à ma toute

petite voix. Tout cela se résume à pléthore d'embarras, vous imaginez bien. En tout cas, si je buvais plus, je serais moins constipé, mais je lirais moins du Tolstoï, même si je dois m'y reprendre à plusieurs fois.

La vie n'est pas si simple.

POUR SUIVRE CE CHIEN

Seule la perception aux limites de la vision permettait de rendre compte de la présence du chien. Dès que la vue s'accommodait, sa silhouette se brouillait puis se diluait dans une sorte de tremblement analogue aux ondes de chaleur, dissolvant l'animal, comme une image déréglée. Nous nous plaçons à des étapes d'un itinéraire qui variait peu et nous nous efforcions tant bien que mal d'orienter nos regards dans une tangente hypocrite, afin d'éviter une vision directe et dissolvante. Nous éprouvions ainsi la fermeté de notre caractère. Chacun refusait de céder à la tentation de tourner les yeux ou la tête, nous avançons de biais. Les réflexes et la fatigue nous imposaient toutefois l'interruption de notre filature, mais chaque aban-

don se déroulait plus loin de quelques mètres grappillés que nous marquions d'un jalon reconnaissable par notre groupe : taches de peinture, scarifications sur du plâtre ou toute balise un peu pérenne qui nous permettraient de reprendre la piste, à la place où le chien nous avait faussé compagnie. Il optait pour trois trajets favoris, empruntés de façon aléatoire. Nous répartissions notre veille sur chacun d'eux et nous nous réunissions le soir afin de comparer nos progrès. Le signe d'une réussite se manifesterait par l'absence de l'un d'entre nous, qui aurait enfin trouvé la porte à sa suite. Nous espérions alors que la béance perdurerait assez pour que nous la franchissions également. Nous apprîmes vite que les pistes que nous balisions se prolongeaient autant que notre persévérance. Le soupçon se concrétisa pour moi le jour où, las de ma poursuite, contraint par un sentiment dérisoire, le chien vint à ma rencontre et m'entraîna sans qu'il me permît de compléter les marques à destination de mes camarades. Je disparus et je supputai que l'on considérerait l'omission pour volontaire. En

réalité, les chiens choisissaient. Notre prétention à soutenir l'inverse ralentissait nos départs, à moins que le harcèlement de la traque devînt un indicateur de notre reddition puis de notre enlèvement qui s'en révélait la conséquence.

Désormais, je jouis de la liberté que procure le sillage trouble généré par mon nouveau corps, à peine discernable à la périphérie du regard.

COMMENT BAPTISTE TAMOURET MANQUA DE PEU DE DEVENIR PRINCE DES POÈTES

Baptiste Tamouret figurait comme l'équivalent d'un Clément Ader aux temps mérovingiens: en avance sur une époque incapable d'appliquer ses idées de façon pratique. Le retard permanent de ses contemporains l'obligeait à conserver nombre de ses inventions dans ses tiroirs, ou bien dans ceux du bureau des brevets lorsque l'explication technique se révélait compréhensible. Son génie ne nécessitait point le recours au mécénat, car il se trouvait nanti de la fortune paternelle née aussi de créations formidables, mais nettement plus pratiques, comme la petite molette qui équipe les compas à balustre, les élastiques de chaussettes ou bien le feuille-

teur de volumes in-8°, etc. Le souci du bien-être de l'humanité animait Baptiste Tamouret qui ne reniait toutefois pas les créations plus modestes de son aïeul, qui concouraient au progrès et aussi à la sûreté de ses entreprises. Ce qui sortait de temps à autre de ses ateliers constituait un défi à la technique de ce XIX^e siècle finissant, tel ce traducteur automatique dont les principes appliqués correctement eussent dû rassembler les peuples au-delà des barrières linguistiques. Certain de son succès, il en fit fabriquer près de cinq cents exemplaires qu'il offrit à l'administration, laquelle retoqua l'appareil pour d'obscures raisons de praticité et de formation des fonctionnaires. L'usage se révélait pourtant simple. On proposait au quidam – par exemple britannique – de taper sa demande sur un minuscule clavier. Le préposé s'était au préalable enquisé de la nationalité du touriste et avait inséré un rouleau correspondant dans l'appareil. En retour, celui-ci imprimait la question en français. Le dispositif, réversible, autorisait une réponse et donc l'amorce d'une conversation. Les ministères

contactés se montrèrent méfiants, arguant qu'un simple manuel de conversation suffisait et que l'appareil en question dévoilait ses limites à cause du manque de vocabulaire technique des rouleaux, incapables de s'adapter aux normes administratives. On renvoya les cinq cents dispositifs encore dans leur emballage. Toutefois, quelques-uns avaient été distraits par les secrétaires du ministère de l'Enseignement et particulièrement par Auguste Trousseau, littérateur et versificateur à ses heures. Un peu visionnaire lui aussi, il tenta une expérience en introduisant un rouleau français pour une traduction française et sa réponse. Le résultat tint à la fois de l'oxymore et du haïku, cette forme poétique qui venait depuis peu envahir les cénacles lettrés. Sa popularité établie, on s'arracha l'invention et l'on s'attacha à pervertir son usage. Ainsi, nombre de jeunes personnes du sexe se voyaient remettre quelque bristol au texte ambigu et souvent humoristique. Le gai Paris s'égayait encore plus et l'on s'appliqua à des concours d'oxymores mécaniques qui envoyèrent quelques symbolistes sur la

paille. Le monde des lettres se noya dans les controverses et l'on vit circuler des pétitions réclamant l'autodafé des machines tandis que certains zozos avant-gardistes proposaient que l'on intronisât Baptiste Tamouret Prince des poètes. L'ordre se rétablit toutefois peu à peu, lorsque l'usure des rouleaux ne permit plus le fonctionnement de feu les traducteurs. Notre inventeur s'était tourné depuis longtemps vers d'autres préoccupations et ne savait fichtre plus où se trouvaient les documents qui explicitaient le procédé de fabrication. Certains médisants arguèrent que cet oubli providentiel facilita l'obtention des Palmes académiques et un accessit futur à la Rosette, prodigués par les tenants de l'ordre.

BIENVENUE AU PALAIS FOURNAISE !

Lorsque votre moutard devient désobéissant, rien ne vaut la visite à l'ambassade qui se trouve sur une éminence de la ville. Le Palais Fournaise contient tout ce qu'il faut pour corriger le jeune fâcheux, qu'il exprime ses prurits d'autorité ou qu'il affirme d'odieuses sentences à l'encontre de ses aïeux. Là, les réceptionnistes du Palais accueilleront les parents avec des égards inversement proportionnels à l'outrage du mioche. Du personnel de l'ambassade en prendra possession. Ces employés, happés par la passion du châtiment, ont été sélectionnés pour leurs qualités mentales et leur morphologie. Tous dépassent les cent kilos, comportent une bedaine proéminente cou-

vrant la ceinture de leur pantalon blanc, des bras comme des gigots et des seins aussi tombants que leur mémé, sous un tricot de corps où on a l'avantage de percevoir un peu de foin roux s'échappant des aisselles. Ils surviennent dans la salle d'attente et s'emparent du coupable puis le coincent sous leurs bras. Ils repartent d'un pas pesant, sans prêter attention aux remords des pères, à la détresse des mères, ni à la furie expectorante, gueularde, odieuse, plaintive, paroxystique, exponentielle, suppliante, désespérée, tyrannique du moujingue qui sait bien ce qui l'attend, pardi, puisqu'il se trouve dans le Palais Fournaise! Mais rien n'y fera, le factotum d'un quintal, impavide, impassible, indolent mais fier de l'œuvre qu'il accomplit, emportera son fardeau dans les salons où des brasiers sont entretenus, allant jusqu'à rougir les plaques de fonte logées derrière les foyers. On déchaussera l'odieux et on badigeonnera ses ripatons (pardon : «ses adorables pieds») et plus particulièrement ses salsifis (lisez : «ses si délicats orteils») de graisse. Certains des sujets, à notre avis les plus pervers, goûteront

ce préambule onctueux sans prendre garde à ce que l'opération se déroule à quelques pas du brasier. En effet, cela rigole moins lorsqu'on rapproche les panards graisseux (on pardonnera de nouveau le vocabulaire, le personnel demeure un peu rustique) de la chaleur intense, la petite musique change du tout au tout. Tout réside dans le prime ahurissement. Chaque pièce consacrée au chauffage des pieds est isolée des autres, de sorte que l'on n'entend aucune plainte du voisinage immédiat; la surprise ajoute à la terreur subite. Pourtant, le Palais Fournaise a été érigé dans ce but unique! La plante brûle et finit par cloquer si le gamin ne crie pas grâce. Certains résistent et jamais autant l'appellation de « dur à cuire » ne s'est appliquée à certains sujets, ce qui démontre à quel point le vice est implanté dans ces jeunes âmes. Ces irréductibles ne rencontrent alors aucune mansuétude et seront cuits à point afin que le personnel puisse faire bombance. On récompense ainsi l'assiduité des bourreaux qui viennent au secours de l'ordre social puisqu'ils débarrassent notre univers

de petits salopiots. Les autres, ayant expié, sont renvoyés munis de béquilles ou installés dans des chaises à roulettes. On a tout prévu. Oui, vraiment, bienvenue au Palais Fournaise! Quelle belle ambassade!

MÉMOIRE SUR LA MIGRATION DE PARAPLUIES EN ZONE BORÉALE

Hommage à John T. Sladek

Les premiers comptes rendus d'observations furent publiés au cours de l'année 188*, dont l'automne fut marqué par une sécheresse exceptionnelle dans l'hémisphère Nord. Les premiers signes attirèrent peu l'intérêt des éthologues, qui se déclarèrent pour la plupart incompetents ou sceptiques. Le phénomène s'amplifia pourtant et, au lieu de quelques individus, des escadrilles sillonnèrent les cieux jusqu'à altérer le jour. Certes, le passant inattentif aurait pu attribuer la cause de ces survols à l'effet de coups de vent si, après vérification, aucune bourrasque assez puissante n'avait provoqué

le départ des parapluies. La quantité et la fréquence inquiétèrent modérément la population, car la sobriété du climat n'incita pas au recours à ces accessoires. Par ailleurs, l'aspect désordonné de l'exode détermina la majorité à conjecturer sur un bref sursaut, tel un effroi de sarcelles à l'approche du chasseur. L'impression fut contredite par la direction générale de la migration¹, toute tendue vers les régions boréales. Les départs se produisirent pendant une partie du mois d'octobre, puis se rarifièrent vers la mi-novembre. En revanche, les territoires situés à la hauteur du 60^e parallèle Nord devinrent le théâtre de regroupements considérables qui persistèrent jusqu'à la fin de ce même mois, avant un décollage général en direction du cercle polaire arctique. Une espèce pionnière devança les autres rassemblements dès août : *Pepinus Borealis*, une variante implantée en Scandinavie, dont le déplacement migratoire se révéla insignifiant. Les zones de couvaison

1 On signalera l'absence des ombrelles et des parasols, dont il semble que les lois de l'Évolution les aient contraints à la grégarité.

se situaient autour de la petite agglomération de Kenestupa, en Finlande, ce qui suscita l'embarras de la population et des édiles face à l'invasion. L'afflux de ces pépins de couleur noire modifia l'albédo de la région et augmenta la température. L'accumulation de chaleur inhabituelle à cette latitude entraîna une perturbation des courants atmosphériques et une succession de pluies diluviennes. Les changements hygrométriques favorisèrent la ponte, la nidification et la couvaison des parapluies. Les migrations suivantes aboutirent ainsi à un terrain et à des conditions climatiques préparés par *Pepinus Borealis*; elles prospérèrent et étendirent leur erre le long du golfe de Botnie et de la mer de Norvège. Le retour vers nos contrées suscita un engouement soudain envers la chasse, mais également pour le piégeage au point que le législateur dût intervenir dans le but d'imposer des normes afin de réguler les espèces. L'enthousiasme se modéra cependant, le gibier en question se révélant peu comestible. L'occupation cynégétique n'intéressa plus que les tireurs sportifs, en dépit

d'arrêtés qui interdisaient de lever une proie enroulée sur elle-même et pendue par sa poignée à une branche. Étant donné la prolifération invasive des parapluies et des pépins, leur fabrication est désormais réglementée. Portez donc une capuche ou un chapeau.

Première parution :
Site Les Deux Zeppelins, 2018.

MÉTAPHYSIQUE DU PILCHARD

Pietro de La Horte et le baron Oscar Diaque franchissaient le paysage de la foulée des grands, pour qui la terre que l'on enjambe vaut celle que l'on emporte sur soi, dans ces petits sachets de taffetas conservés autour du cou et qui vous rappellent les brumes du logis et le parfum douceâtre des regrets. La déambulation n'empêchait point l'apparence de la frugalité et que leur posture celât un grand appétit. Fort heureusement, la Providence y pourvut en leur léguant une boîte de pilchards à la sauce tomate et une miche de pain dont le tempérament de nos nobles amis ne s'effarouchait point d'une certaine dureté.

Adoptant l'adage selon lequel la rudesse forme l'esprit des gentilshommes, l'on ne

récrimina point et même l'on s'accorda sur la justesse du raisonnement qui préservait la matérialité brute du bricheton afin de saucer le fond de la conserve, délice de l'improvisation, rusticité des mœurs!

Ainsi, prenant leur quartier dans un pré, tels des Grands d'Espagne en campagne coupés de leur équipage par les devoirs impératifs des affaires plénipotentiaires, on gueuletonna dans le frémissement des herbages, qui valaient bien les kilims des ambassades de la Grande Porte. Du reste, y camperait-on autant à son aise, sous l'œil courroucé des janissaires? Il en devient des âmes élevées, que le soin qu'on y porte ne s'absout point de la tempérance administrée par un estomac repu.

On s'assoupit. Là se trouve l'humanité de ceux qui assurent leur haut parrainage: le songe procuré par la caresse de l'astre solaire instille les pensées généreuses dont la réserve préméditée incite le peuple à la modestie. Ici même passa la révolution du Globe qui mena nos deux héros à revenir à l'usage de leurs sens dans la splendeur de l'après-midi

et dans les affaires du monde. La boîte de pilchards scintillait doucement, écrin brillant dans une chasse de verdure, vidée de sa substance, mais dont l'arôme attirait les virgules des moucheron. Les barbes s'ornaient des perles pourpres et luisantes de la sauce, ainsi que des coquelicots dans une cascade d'écume. L'on se crut au bord du temps, dans l'éclat du jour et la quiétude des ventres pleins. Le monde tournait sur lui-même comme une boule raisonnable et nous le regardions les yeux mi-clos, marqués par la langueur.

Première parution :
Lard-Frit, n° 3, novembre 2022-février 2023.

PARCOURS DU LIVRE VOYAGEUR

Yves Letort

Brimborions et Coquecigrues / 1

Merci d'indiquer ici la boîte à livres

(commune, code postal...)

où vous avez emprunté cet ouvrage.

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019*, 2020.
2. *Welcome Bienvenüe, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019*, 2020.
3. «*Fèque Niouws*», la collection complète, 2020.
4. *Le Poète, Poèmes nuls*, 2020.
5. *Le premier roman en Emojis*, 2020.
6. *À la Une!* (pastiches de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2*, 2021.
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie*, 2021.
10. Collectif, *31 vues sur rue*, 2022.
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens*, 2022.
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche*, 2022.
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète*, 2022.
14. Ramón Alejandro, Armando López Salamó, *146 dessins érotiques (bilingue)*, 2022.
15. Moi, *Le Grand Livre de Moi*, 2022.
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella)*, 2022.
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur*, 2022.
18. Yak Rivais, *Con fetti*, 2022.
19. *48 dédicaces modèles*, 2022.
20. Pierre Laurendeau, *La Folie des bords de Loire*, 2022.
21. Collectif, *30 Nouvelles Vues sur rue*, 2022.
22. *L'Ami du Clergé* (extraits), 2023.
23. Yak Rivais, *Maraboudficelle*, 2023.
24. Pierre Laurendeau/Éloïse Paul, *La Frontière*, 2023.
25. Comtesse de Ségur, *Un bon petit diable (révisé)*, 2023.
26. Pierre Laurendeau, *L'horrible meurtre au petit noir*, 2023.
27. A. Doriac et G. Dujarric, *Discours modèles... (extraits)*, 2023.

28. Bingue Gépété et Pierre Laurendeau, *Parapluie, Machine à coudre et Table de dissection*, 2023.
29. Alfred Jarry, *Éléments de 'Pataphysique pour les néophytes*, 2023.
30. Pierre Laurendeau, *Le Passager clandestin, et autres histoires brèves*, 2023.
31. Pierre Laurendeau, *Le droit d'auteur est-il soluble dans la démocratie?* 2023.
32. Pierre Laurendeau, *Moche ou la Quête du Rabot*, 2023.
33. Pierre Charmoz, *La marmotte dans tous ses états*, 2023.
34. Collectif, *33 Nouvelles nouvelles vues sur rue*, 2024.
35. Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, 2024.
36. Patrick Boutin, *Graines de Chouïa*, 2024.
37. Collectif culturel du Gros-Caillou, *Le Gros-Caillou dans tous ses états*, 2024.
38. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Les sports de montagne aux Jeux olympiques*, 2024.
39. Pierre Charmoz, *Les Alpes pittoresques*, 2024.
40. Copilot, *Le Balai et l'Aspirateur (à la manière de Philippe Sollers)*, 2024.
41. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La Science illustrée*, 2024.
42. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Notes d'exploration dans les monts Znaya*, 2024.
43. P. Charmoz, Copilot, *Sous le ciel vaste et glacé*, 2024.
44. *La Sango de la Marmoto / Le Sang de la Marmotte* (traduit de l'espéranto par Sylvain Erdepoinzé), 2024.
45. Jacques Le Mineur, *Abrégé de désespéranto et autres textes*, 2024.
46. *Abolition de l'esclavage des nègres dans les colonies françaises* 2024.
47. Collectif, *Hommage à F'murrr*, 2024.
48. Waldo / Le Flâneur / Nathalie Ferrand-Stip, *Mosaïques en clin d'œil*, 2024.
49. Collectif, *29 (re)Vues sur Rue*, 2024.
50. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres*, 2025.
51. Patrick Boutin, *Péli-Mélo*, 2025.

52. Alain Zalmanski, *Dingbats – rébus typographiques*, 2025.
53. Sylvain R:é, *Ze Cure*, 2025.
54. *Purée, Banane et Kalachnikov*, 2025.
55. Pascal Proust, *Catalogue des modèles standards*, 2025.
56. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La statistique, c'est élastique*, 2025.
57. Collectif, *Le Désir au féminin*, 2025.
58. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres (volume 2)*, 2025.
59. Alain Zalmanski, *Récréations mathématiques*, 2025.
60. Jean-Paul Plantive, *Vers holorimes*, 2025.
61. BoB, *Prototypes voués aux échecs*, 2025.
62. Joël Henry, *Le Laphotex*, 2025.
63. Olivier Joseph, *Pasteur et les Alpes du Sud*, 2025.
64. *Le Carnet noir*, 2025.
65. Christophe Petchanatz, *Fragments de Journal*, 2026.
66. Patrick Boman, *Brève Histoire du Frederick et de son équipage*, 2026.
67. Pierre Laurendeau, *Les Aventuriers de Pi*, 2026.
68. Toustes et Ceux, *Petit traité de l'inclusivité-e*, 2026.
69. Sylvain R:é, *La Marmotte se rebiffe!*, 2026.
70. Olivier Joseph, *Le Diable dans la chaudière*, 2026.
71. Pierre Laurendeau, *Un refuge dans les hauteurs*, 2026.
72. Pierre Laurendeau, *Les Poinçons de John Baskerville*, 2026.
73. Zuberto, *Caractérisation physiologique d'une polarisation ortho-biquadratique sur le système phonosympathique du cortex infrasupinal chez le grimpeur soumis à une chute soudaine et imprévisible*, 2026.
74. Yves Letort, *Brimborions et Coquecigrues / 1*, 2026.

Dans la même collection...

Pierre Laurendeau

***Un refuge
dans les hauteurs***

CHRONIQUE
D'UN MONDE DÉVASTÉ

ET AUTRES RÉCITS DE MONTAGNE



Club Samizdat

Achévé d'imprimer
en juin 2026
pour le compte du Club Samizdat,
hébergé par
les Éditions Deleatur
2603 route du Ponteil
05310 Champcella

ISBN 978 2 86807 397 6

<https://deleatur.fr>

Dépôt légal : juin 2026

Tirage : 100 exemplaires

Impression UE.